

de vouloir bien écrire et en anglais et en canarèse que les lognettes étaient un présent de ma part. Il prit mon écrit, le découpa lui-même à la mesure de l'étui de ces lognettes, et le mettant dedans : Désormais, dit-il, je veux conserver près de moi votre nom. Fesant apporier deux portraits : l'un ajouta-t-il, est pour M. D..., je vous prie de le lui envoyer ; et celui-ci est pour vous ; conservez-le en mon souvenir, comme je conserve votre nom et ces lognettes au vôtre. Après m'avoir fait mettre au cou une guirlande de fleurs et deux bouquets en main, il fit apporier une pièce de soie verte tissue en argent doré ; en me la fesant remettre, Sa Majesté eut la bonté de me dire : Toutes les fois que vous irez à votre église pour prier, mettez sur vous cette pièce en mon souvenir. Après trois heures de visite, on me donna la permission de me retirer, en ordonnant à ce Parsi de vouloir bien me conduire dans tout le palais pour le visiter.

Je m'aperçois que ma lettre est bien longue ; je ne me mettrai pas en devoir de vous faire la description de toutes les immenses salles à portes d'argent, à lambris dorés, etc. Pardonnez-moi, mon cher Monsieur, de vous avoir fatigué du récit d'une aventure nouvelle pour moi, mais très ordinaire pour vous, qui avez fait un long séjour dans ce pays.

CH. CHARBONNEAUX.

Prêtre, missionnaire apostolique.

P. S. Je suis en course dans un petit village que vous connaissez bien : dimanche prochain j'y bénirai une nouvelle église. D'ici cinq mois je ne reviendrai pas dans le pays de Mysore. J'ai une course à faire de 260 milles. Nos chrétiens de Mysore, qui ont vu naguère cinq prêtres dans leur église, sont bien attristés de n'en avoir pas même un pendant un si long temps. Mais que faire ? Voici deux ans que ce village-ci n'a été visité, ainsi que la partie ouest de ma mission. *Messis quidem multa, operarii vero pauci, rogante ergo dominum missis ut mittat operarios.* Dans peu encore, j'aurai à bénir, près d'Honsoor, une nouvelle église dans un nouveau village que les chrétiens ont établi dans la forêt ; mais l'église que M. Cailhoi bâtit à Bangalore sera la mère et la reine de toutes. J'aime à croire qu'elle sera terminée dans quatre ou cinq mois. Ce cher ami a été mis à une cruelle épreuve par la difficulté de se procurer la charpente qu'il a fallu couper dans les forêts dépendantes de Culicut, aux pieds du Gatu.

BULLETIN.

Nouvelles d'Europe.—Protestans de St. Pie.—Bénédiction de la croix Ste. Catherine.—Industrie canadienne.—Troubles de Kingston.

Par le paquebot à vapeur *Columbia* nous avons reçu nos journaux d'Europe, dont nous donnerons des extraits successifs. Aujourd'hui nous donnons sur l'Irlande et l'Espagne les nouvelles les plus fraîches ; mais pour ne rien omettre, nous serons obligés de donner dans nos prochains numéros des détails antérieurs à ceux d'aujourd'hui ; nous disons cela, afin que nos lecteurs ne nous reprochent pas cette sorte d'anachronisme.

O'Connell continue avec le plus grand éclat et le plus grand succès ses promenades agitatrices. L'enthousiasme que provoquent sa présence et ses discours est plus grand que jamais. La cause du rappel fait chaque jour de nouveaux progrès, gagne de nouveaux membres dans tous les rangs et dans toutes les classes. De toutes parts on envoie à la caisse centrale des sommes collectées pour le soutien et le succès de cette cause. De son côté O'Connell est plus explicite que jamais. Il déclare haut et ferme ses projets, ses plans, ses griefs, sa détermination à soutenir la cause du rappel jusqu'à son triomphe, jusqu'à extinction. Et ces sentimens il les a fait passer vifs et universels dans tous les cœurs. Mais en même temps jamais il n'a protesté autant de son respect pour la légalité. Il semble préoccupé de l'idée vraie que ses ennemis veulent le pousser à la révolte par des moyens inconstitutionnels. Mais ils s'attaquent à trop forte partie : O'Connell a les yeux ouverts sur ces noires menées ; il connaît les desirs et les projets de ses adversaires, et il ne se laissera pas surprendre. L'agitation peut le déborder par ses conséquences partielles ; mais ni lui, ni la masse de sa nation ne se compromettent, selon toute apparence. Et malgré l'attitude menaçante prise par ces millions d'hommes indomptables qui ne sont contenus que par la voix d'un citoyen, on peut dire en toute vérité que la reine d'Angleterre n'a pas dans tout son empire de sujets plus loyaux et plus fidèles. Si on faisait le procès à O'Connell, on ne pourrait obtenir en justice d'autre résultat que de lui décerner une couronne civique.

Et voilà peut-être ce qu'il y a de plus frappant et de plus admirable dans cet homme. Il soulève tout un peuple contre le gouvernement, au point de faire trembler tous les gouvernans de la métropole, de mettre en défaut l'habileté des plus grands hommes d'état, de jeter l'épouvante dans le commerce et les finances, d'exciter un branle bas général de combat, de faire armer des flottes, des forteresses, de faire vider les arsenaux, de remuer le pays de fond en comble, comme à l'approche d'une invasion de l'Europe

entière sur ces îles ; et non seulement il ne peut être condamné, mais on n'oserait, on ne pourrait pas même le mettre en accusation. C'est un phénomène historique. Quelle gloire que celle de cet homme ! Nous ne lui pardonnons pas le langage qu'il tint l'année dernière à l'occasion des hommes et des évènements du Canada. Mais le mécontentement légitime qu'il causa alors à tous les amis de ce pays, ne doit pas empêcher d'être juste à son égard ; et par là de se montrer, sous un rapport, plus grand que lui, le passer en générosité. Oui, O'Connell, si Dieu lui prête vie, est destiné à opérer de grandes choses ; et s'il est enlevé à l'Irlande, sa cause lui survivra, car il l'a élevée à une telle hauteur, il l'a entée si profondément dans les mœurs de sa nation et dans la sympathie de tous les peuples étrangers, qu'elle ne saurait plus mourir. Nous ne disons pas qu'elle va triompher : hélas ! nous regrettons presque de ne pouvoir nous mettre au cœur cette espérance, ne fût-elle qu'une illusion ! mais nous disons qu'elle triomphera un jour : nous disons que si l'Angleterre a le malheur de la vaincre par la force, elle triomphera plus sûrement encore dans cet avenir qui ne lui faillira pas.

On ne saurait dire quelle sera la politique suivie par le ministère vis-à-vis de l'Irlande. Le ministère est divisé en deux fractions, puissantes toutes deux, et qui ont dans les chambres un appui réciproque. Sir R. Peel a l'autorité de son nom, comme homme d'état, et de plus la sympathie qu'obtiennent des vues généreuses ; les autres ont l'appui de leurs services, de leur puissance sur l'armée et les administrations, et aussi celui qu'il faut savoir bien apprécier dans un pays comme l'Angleterre, l'appui des haines religieuses et nationales contre les Irlandais catholiques. Cependant cette politique de violence paraît moins plaire aux chambres de jour en jour, et les mesures de conciliation pourraient à la fin triompher, sinon par le choix libre des représentans, du moins par prudence et par nécessité ; car l'attitude de l'Irlande est menaçante, et il est aisé de voir que les persécutions ne l'intimideront pas. Le lord chancelier d'Irlande a été mandé à Londres pour y rendre compte de sa conduite dans la destitution des magistrats. Cette mesure semblerait annoncer le retour à des idées de justice et de modération. Mais en même temps qu'elle fait honneur au ministère, elle affermit et justifie de plus en plus la cause du rappel. En attendant le commerce est dans la détresse. Les manufactures renvoient des centaines d'ouvriers qui, mourant littéralement de faim, deviennent ou des mendians, ou sont livrés en exploitation à tous les désordres et à tous les crimes. Le commerce du fer surtout est dans le plus triste état. L'Angleterre a beau ouvrir par tous moyens des débouchés à son commerce, son agonie est de plus en plus menaçante. Malheureux pays dont le sort est à la merci des fabriques et de l'industrie, et qui dépend à ce point de la prospérité de ses manufactures et de ses marchands.

Depuis que le schisme s'est déclaré en Ecosse, les protestans assistent en grand nombre au culte catholique. Il est aisé de prévoir les conséquences de ce fait. Ainsi, ce sont les catholiques seuls qui gagnent à toutes ces divisions protestantes, comme nous l'avons dit bien des fois, et comme nous l'avions prédit pour l'Ecosse en particulier. D'autre part, le fameux sermon du docteur Pusey, qui lui a valu les honneurs de l'interdit et de la persécution, s'imprime à un nombre prodigieux d'exemplaires. N'est-ce pas ce que nous disions il y a huit jours ? Persécutez, c'est le moyen d'intéresser tout le monde en faveur de vos victimes, même les plus indifférens et les plus inattentifs. Nous ne pensons pas que ce soient ces résultats qu'aient désirés et prévus les fervens de la réforme. Le docteur Pusey doit être bien reconnaissant au vicé-chancelier de l'Université. Et nous aussi nous votons des remerciemens à tous ces maîtres du protestantisme pour les services que nous rendent leurs haines sans intelligence. Nous ne pourrions mieux les conseiller, quand ils seraient à nos ordres et à notre disposition.

Nous continuerons vendredi le résumé des nouvelles apportées par le *Columbia*. Nous bornons celui d'aujourd'hui pour laisser plus de place aux extraits.

On nous écrit de St. Pie que les prédicans et les apostats de ce pays la semblent saisis de l'épouvante générale qui s'est emparée des protestans de tous les pays. En voyant les progrès incontestables du catholicisme, la contenance ferme et assurée des catholiques, leur marche triomphante à travers tous les misérables obstacles suscités par l'ignorance et le fanatisme de leurs ennemis, le mépris où ceux-ci sont tombés, l'indifférence et l'hu-